

Agadir 1960

IV

L'ABOMINATION DE LA DÉSOLATION

« Je ne te demande ni ton nom ni ta religion, mais quelle est ta souffrance ? »

Pasteur.

Vers 6 heures, l'éclat des étoiles pâlit. Le ciel, vers l'est, devint d'un blanc laiteux, tache qui s'étendit rapidement, car le crépuscule de l'aube, comme celui du soir, est très court dans les pays tropicaux. Pour ceux des quartiers les moins éprouvés, ceux des usines, au sud de la ville, cette aube découvrit un spectacle semblable à celui de tous les autres jours : les maisons étaient debout, mais quelques lézardes apparaissaient sur les murs.

La nuit, la nuit complète qui les avait enveloppés depuis, avait accru singulièrement leurs craintes et ils attendaient cette aube comme une libération.

Éclairée obliquement par le soleil levant, la ville, vue de ses portes, avait en apparence son aspect habituel. Mais en avançant le long de l'avenue qui la traverse de part en part

sur le front de mer, l'observateur en découvrait une à une les plaies affreuses.

Dans la ville nouvelle qui s'étend sur la droite, si de nombreuses maisons sont encore debout. des vides se remarquent et certains immeubles qui ne se sont effondrés qu'à moitié laissent voir les intérieurs béants. Mais en s'approchant du plateau de Talbordj qui comptait une population de près de dix mille personnes, on reste glacé d'horreur : des rues entières sont couvertes des débris des immeubles qui les bordaient. Il est absolument impossible de circuler en voiture et, de ce fait, le sauvetage est rendu plus difficile, voire même irréalisable, car les engins de levage ne peuvent pénétrer.

Les militaires français, zouaves et marins, et les éléments encore mal regroupés des forces marocaines, armée, police et services publics, s'ils mettent toute leur ardeur à essayer de sauver les malheureux prisonniers des pierres, ne peuvent utiliser que des outils rudimentaires : pelles, pioches, barres à mines. Sur une civière de fortune, constituée par une porte ou une simple planche arrachée aux décombres, on peut amener les grands blessés jusqu'à une voiture restée à quelques centaines de mètres. Les scènes les plus pénibles s'offrent à la vue.

Sur les places, seuls espaces que les décombres d'immeubles n'ont pas réussi à recouvrir entièrement, les cadavres s'alignent.

Près d'une villa en ruine, un homme, un Européen, appelle désespérément les occupants, ses amis. Mais aucune réponse ne lui parvient ; c'est un silence étrange qui règne sur cette vision d'apocalypse. L'homme s'affaire autour des ruines, cherchant dans les décombres un indice qu'il ne trouve pas.

Que sont devenus les membres & cette famille surprise en plein sommeil ? Leur voiture est intacte à la porte du jardin. Les villas voisines sont debout, mais fortement ébranlées. Aucune vie ne s'y manifeste. Le quartier semble abandonné. L'homme s'affaire toujours autour des ruines de la villa effondré et finalement s'en va, assommé par la réalité.

Il est à peine 7 heures. Dans la baie, l'océan est calme et brille comme un lac sous un soleil déjà éclatant.

Car le jour tragique qui vient de se lever est un des plus beaux qui soient.

On a peine à comprendre comment une nature aussi admirable a pu, dans un soubresaut de douze secondes, écraser des quartiers entiers d'une cité qui ne demandait qu'à vivre.

En haut du vaste espace en fer à cheval où est établie la partie la plus riante de la cité se dresse l'église catholique. Le porche s'est écroulé ainsi que le chœur.

Sur le terre-plein voisin, l'école Sainte-Croix semble intacte. Les religieuses qui en ont la charge sont toutes sorties indemnes avec leurs petites pensionnaires. Elles sont maintenant occupées à récupérer quelques objets. Instinctivement, les sinistrés viennent à elles pour demander assistance.

Plusieurs villas de ce quartier résidentiel sont effondrées en tout ou partie. Tout près de là, un médecin et sa femme ont été écrasés dans leur chambre. Leur fille, âgée d'une quinzaine d'année, avait été éjectée de son lit et avait pu se traîner jusqu'à la maison voisine. Atteinte d'une fracture du bassin, elle avait été dirigée sur l'hôpital dans le courant de la nuit. Les premiers sauveteurs parvinrent assez rapidement à atteindre le lit où se trouvaient les parents : ce fut pour toucher deux corps déjà froids.

Cependant les religieuses s'affairent autour des malheureux qui sont venus leur demander secours, consolant les éprouvés qui pleurent un être cher.

Un camion de la base aéronavale se présente. Les matelots qui en descendent annoncent qu'ils apportent un premier ravitaillement : ils déchargent deux énormes marmites remplies de café au lait chaud, des biscuits et du chocolat. Deux hommes discutent avec les marins leur demandant de l'eau. Les matelots promettent de revenir avec une citerne. Assistées de femmes européennes, les religieuses se hâtent d'aller chercher dans la cuisine de l'école des tasses et quelques instruments. Un homme s'en va battre le rappel, annonçant aux rescapés qu'un petit déjeuner peut leur être distribué, et aussitôt c'est un rassemblement dans la cour de l'école de gens de toutes classes et de toutes conditions qui viennent prendre ce premier repas d'après la catastrophe. C'est le premier contact entre ces gens qui ont passé la nuit à craindre pire encore.

Il y a des femmes musulmanes à demi vêtues, hébétées, des israélites, hommes et femmes, en vêtements de nuit, qui se livrent aux lamentations rituelles, car s'ils sont vivants, ils ont appris la mort de beaucoup de leurs parents habitant le quartier de Talbordj. Les femmes hurlent et gémissent prenant le ciel à témoin. Le spectacle serait déprimant pour un observateur étranger ignorant les coutumes de ces peuples sémites. Une religieuse les console, leur parle de Dieu. Il n'y a bien qu'un Dieu pour ces humains rassemblés là : musulmans,

israélites, catholiques, protestants, un libre penseur et représentant les classes les plus diverses de la société. Il y a là un médecin, sa femme et ses enfants, un architecte, un commerçant, des domestiques, et des ouvriers musulmans, des religieuses, un prêtre, un haut fonctionnaire et sa famille, un industriel et sa jeune femme enceinte. Ils plongent leur tasse dans la marmite commune. Un homme, un Européen, monte vers le groupe : il porte dans ses bras le corps de sa fillette dont les longs cheveux blonds tombent. Le visage noyé de larmes, le malheureux gardait dans sa terrible épreuve une dignité bouleversante. Aucun sanglot ne le secouait, son regard était fixe, il pleurait en lui-même. Deux hommes se sont détachés du groupe et se chargent du cher fardeau, cependant qu'un autre entraîne le malheureux père à l'écart, le réconfortant comme il peut et le forçant à prendre une tasse de café et un biscuit.

Dans une courette intérieure de l'école, plusieurs corps d'enfants sont déjà allongés. Les parents sont venus les confier à cette école où, hier encore, leurs rires et leurs cris joyeux résonnaient.

Ce petit déjeuner d'apocalypse a redonné un peu de courage à ces gens. Ils commencent à parler, à s'enquérir des nouvelles des uns et des autres. Un homme vient de faire une rapide visite des ruines, il fait le point en quelques mots : « La moitié de la ville est abattue et l'autre moitié est à abattre. » Cette phrase jette la consternation ; elle est pourtant la stricte vérité, car de tous les immeubles, grands ou petits, avec ou sans étages, qui restent debout, il n'en est pas un seul. qui présente un coefficient de sécurité suffisant pour qu'on puisse s'y hasarder sans risque. Et de fait, aucun des rescapés n'ose entrer dans sa propre demeure, si ce n'est en prenant d'infinies précautions, l'œil et l'oreille aux aguets, prêt à fuir au moindre craquement.

Une femme en robe de chambre, portant son dernier-né dans ses bras et ses trois autres enfants accrochés à ses jupes, interroge :

« Croyez-vous qu'on va nous secourir ?

- Mais oui, madame, certainement, répond quelqu'un.

- Mais nous sommes à cinq cents kilomètres de Casablanca !

- Il y a les avions, madame, tenez, voici le premier. »

En effet, un vrombissement se fait entendre : c'est un chasseur à réaction américain qui survole la ville. Il y a

quarante-cinq minutes que le jour s'est levé, c'est le temps qu'il lui a fallu pour arriver de sa lointaine base de Sidi Slimane, proche de Casablanca.

À ces rescapés, vêtus n'importe comment, qui en pyjama, qui en robe de chambre viennent se joindre deux nouveaux venus. Personne ne les connaît ; c'est un vieux ménage, ils ont environ soixante-dix ans. Chose étrange, ils sont habillés décemment. Le cercle s'écarte pour les accueillir ; timidement, ils s'approchent. Une religieuse tend à chacun une tasse de café. C'est avec un fort accent britannique qu'ils disent merci et expliquent, avec un mélange de mots anglais et français, qu'ils viennent de descendre du car parti de Casablanca la veille, comme chaque soir à 21 heures, et qui vient d'arriver dans la ville détruite. On imagine aisément le désarroi de ces pauvres touristes en découvrant le spectacle horrifiant de la ville dévastée. Tous deux pleurent comme des enfants à la pensée de ce qu'ils ont vu. Mais leur émotion a aussi d'autres raisons qu'ils expliquent tant bien que mal : s'ils sont arrivés par le car, c'est qu'ils ont manqué l'avion de la veille et ils devaient descendre, et donc passer la nuit, dans cet hôtel « Saada » qui, complètement effondré, a écrasé sous ses dalles énormes la presque totalité de ses pensionnaires, et ils viennent d'en voir les ruines.

Tout près de l'église, c'est la route du lycée. L'établissement se trouve sur le plateau qui domine le fer à cheval. Sur cette route marche une jeune fille ; elle a une quinzaine d'années ; elle porte sous son bras des livres et des cahiers. Elle se rend au lycée, imperturbable. Stupéfait de ce comportement, un homme l'aborde :

« Mademoiselle, où allez-vous ?

- Mais au lycée, monsieur, ce matin j'ai un examen.

- Il n'y a plus rien ce matin, mon petit, rentrez chez vous. »

La petite regarde son interlocuteur ; elle lui obéit mais ne semble pas convaincue.

Une voiture vient de s'arrêter à l'entrée de la cour de l'école Sainte-Croix : c'est M. René Jeudy, consul général de France.

D'un pas rapide, il se dirige vers le groupe de rescapés qui se tiennent là et qui s'avancent aussitôt vers lui, et sans lui laisser le temps de parler s'inquiètent de l'état de santé de sa femme. Contenant ses sanglots, le représentant de la France

remercie ses ressortissants de leur sollicitude et c'est lui, tellement éprouvé, qui s'inquiète maintenant de la situation de chacun, demande si le ravitaillement de la base est parvenu et annonce qu'il réunira à 10 heures, devant le consulat, les hommes de bonne volonté. Il annonce aussi que l'ambassadeur de France, M. Alexandre Parodi, a déjà quitté Rabat à destination d'Agadir.

Le consul de France repart aussitôt poursuivre son travail. Sa visite a réconforté les rescapés rassemblés là. Ils n'en mesurent que mieux la faveur de leur sort et reprennent activement l'installation d'un centre d'accueil, avec le matériel de l'école, pour recevoir les blessés, les malades qu'on commence à leur amener. Les morts aussi.

Le camion de la marine revient, traînant une citerne de 500 litres d'eau potable que les marins décrochent et installent à proximité de la cuisine de plein air que les femmes et les religieuses achèvent d'installer.

Les petits marins accomplissent leur besogne avec une simplicité touchante. S'adressant à l'un d'eux, une religieuse lui signale la présence de plusieurs corps d'enfants déposés à l'école. Aussitôt les marins décident de les emmener à la base pour leur donner une sépulture. Les jeunes gens portent les corps dans leur camion. Au passage, la supérieure de l'école soulève le drap pour reconnaître le visage de l'enfant et épingle sur le suaire un papier portant son nom.

Une petite fille de dix ans aide sa maman à trier des ustensiles de cuisine sur une table ; sans broncher, les yeux baissés, elle poursuit son travail, consciente de la gravité de l'heure ; à peine a-t-elle jeté un regard furtif lorsque les corps ont été déposés près d'elle avant d'être chargés dans le camion ; ses camarades sont morts...

Un ronflement continu emplit maintenant le ciel. Les premiers « Junkers » décollent avec leur chargement de blessés pour Taroudant où les attend l'élément de contrôle envoyé dans la nuit, et où l'hôpital est prêt à accueillir les victimes. Plusieurs autres avions vont décoller, emmenant les blessés vers les hôpitaux de Casablanca, Rabat, Marrakech, cependant que d'autres avions se préparent à atterrir. Partis de Rabat dès le lever du soleil, ils amènent des médecins, des infirmiers, des médicaments et du sang.

L'hôpital civil est inutilisable, une partie des bâtiments s'étant effondrée soit au moment de la secousse, soit au cours

de la nuit. Les malades ont été alignés sur le terrain vague qui s'étend devant l'entrée. Mais ce n'est plus là qu'on peut s'occuper des blessés qui, par dizaines, sont retirés des décombres. C'est à la base que s'organise la seule antenne chirurgicale possible; le petit hôpital d'Inezgane est plein. Les malades seront dirigés dans la matinée vers la base.

Le docteur Brunel est là au milieu des malades. Et pourtant non seulement il est blessé à la jambe, mais sa fille que dans la nuit il espérait encore sauver, a succombé. Avec un admirable courage, il soigne et console.

Les marins qui sillonnent la ville distribuant ravitaillement et couvertures recueillent aussi les messages que les rescapés leur confient par centaines pour rassurer leurs familles.

Il n'est pas question de transmettre ces centaines de messages par le poste de la base, réservé au trafic avec Casablanca, et qui d'ailleurs est saturé. Aussi les messages sont-ils confiés aux équipages en partance pour les villes du nord du Maroc, et c'est par les bases de Casa, Marrakech et Meknès qu'ils seront transmis.

*

**

Devant l'hôtel « Marhaba », c'est un spectacle inattendu. L'hôtel, bien qu'entièrement saccagé à l'intérieur, est debout, à l'exception du porche. Dans l'espace habituellement réservé aux voitures des visiteurs, le personnel a disposé des sièges sur lesquels les clients de l'hôtel sont installés, vêtus de leur costume de voyage, leurs bagages groupés à leurs pieds. Passant entre les tables, Paul, le barman, qui avait été légèrement blessé, en veste blanche, la tête couverte d'une serviette tachée de sang, distribue des petits déjeuners.

Les touristes, bien qu'émus jusqu'aux larmes à la vue du sort de la malheureuse cité dont ils étaient les hôtes, appréciaient sans doute hautement ce sang-froid du personnel et de la direction. Ils étaient pour la plupart, exception faite de quelques Français, soit Anglais, soit Allemands, venus passer quelques jours en voyage organisé.

Dès que le premier rayon de soleil avait éclairé le jardin dans lequel ils avaient docilement passé la nuit, le directeur les avait réunis et leur avait brièvement exposé la situation : aidés des membres du personnel et un par un, ils iraient

chercher leurs vêtements et bagages et ne pénétreraient plus ensuite dans l'hôtel. Avec la discipline qui caractérise leurs nationalités respectives, ils avaient suivi les instructions données. Ils attendaient patiemment maintenant un car qui devait les emmener à Casablanca, et prenaient ce petit déjeuner dont ils se souviendraient sans doute toute leur vie.

*
**

Dans les rues de la ville nouvelle où une vingtaine d'immeubles s'étaient écroulés, ainsi qu'une cinquantaine de villas, les sauveteurs fouillaient les décombres.

S'acharnant sur les ruines de l'immeuble de la compagnie d'assurances l'Urbaine, une jeune femme couverte seulement d'une légère chemise de nuit déchirée cachant à peine sa nudité, gratte avec ses mains le tas de gravats. Ses longs cheveux, blancs de poussière, tombent sur son visage. Elle devance les sauveteurs, grattant avec acharnement, se refusant à prendre le moindre repos. Son mari, à côté d'elle, de ses forces décuplées, soulève des poutres de béton : tous deux cherchent leur petite fille qui est ensevelie là, à quelques mètres à peine. Une voiture s'est arrêtée : l'homme qui en descend s'approche et, avec le mari, parvient à faire admettre à la pauvre mère qu'elle doit se reposer. Tous deux l'entraînent presque de force jusqu'à la voiture qui l'emmènera vers un poste de secours. Inlassablement, la malheureuse répète : « Elle est là, tout près, j'en suis sûre, monsieur, tout près... J'ai gratté toute la nuit... »

Partout ce sont des scènes de ce genre, parents qui cherchent leurs enfants, rescapés évanouis, aux membres brisés que l'on sort des décombres, corps refroidis et pantelants d'hommes de femmes et d'enfants, cadavres bleuis d'étouffés vivants, gonflés et déjà méconnaissables.

La menuiserie de la base a fabriqué en hâte quelques cercueils, mais le nombre de cadavres découverts s'accroît avec une telle rapidité que très vite on s'est rendu compte qu'il était vain de donner à ces restes une sépulture convenable.

La chaleur augmente : il faudrait enterrer au plus vite. Or, les services sanitaires de la municipalité possédaient en tout et pour tout un stock de cinquante kilos de chlorure de chaux, stock amplement suffisant pour cette ville où l'on mourait peu, il faut bien le reconnaître. En temps normal, en effet, on enregistrerait tout au plus un ou deux décès- par mois. En raison du

climat, la loi imposait l'inhumation dans les vingt-quatre heures suivant le décès.

On réalise assez facilement quel danger menace maintenant la population rescapée. Il règne déjà une température de 30 °C à l'ombre, la ville est privée d'eau et du minimum d'hygiène nécessaire ; quelques centaines de cadavres sont déjà dénombrés ; la situation risque de devenir critique très rapidement, sinon catastrophique. Depuis minuit, l'effort du gouvernement marocain a porté, cela va de soi, exclusivement sur le secours médical. Si les médecins ont manqué durant la nuit, ils manquent déjà moins ; par avions complets, ils ont été acheminés de Rabat et Casablanca et font maintenant leur travail. Mais les services publics de la ville sont dépassés par l'ampleur de la catastrophe. Malgré l'aide de la base aéro-navale et du bataillon de zouaves, il leur est impossible de faire face aux exigences de la situation avec les moyens dont ils disposent.

Déjà, parmi les rescapés, certains jaugent la situation. On ne connaît pas encore, même approximativement, le nombre des victimes. On ne peut même pas faire une estimation. Un des médecins qui opèrent à l'infirmerie de la base, et qui a déjà vu en Orient de grandes catastrophes, affirme qu'il faut craindre un minimum de cinq mille morts. Quelle que soit l'ampleur des moyens que le gouvernement marocain ou les forces armées étrangères stationnées sur le territoire pourront apporter, il semble déjà aux plus raisonnables que la situation va rapidement devenir intenable.

Et ce sera souvent le problème de l'identification. Lorsque des parents, des amis, des voisins sont présents, il est relativement facile de mettre un nom avec certitude sur ces corps, du moins dans les immeubles occupés uniquement par des Européens.

Relativement, car parfois les sauveteurs ne trouvent pas sur place de témoins connaissant tous les habitants de l'immeuble. Alors, une description complète du corps est consignée sur un registre, avec tous les détails relatifs à la dentition, aux cheveux, aux signes distinctifs apparents. De même une description vestimentaire minutieuse est jointe à celle du corps. Mais les détails d'une chemise de nuit ou d'un pyjama sont bien aléatoires.

Toutefois, chez les musulmans, le problème était souvent différent : il est d'usage, en effet, de réunir autour du souper familial des nuits de Ramadan des invités, parents et amis.

Parmi les victimes d'une famille assez identifiables, en principe, se trouvaient souvent des inconnus.

Dans le quartier de Talbordj, où la masse des habitants était de nationalité marocaine parmi lesquels, dans le même immeuble, se trouvaient des Européens, bien souvent il sera difficile de dire si l'homme retrouvé est européen ou marocain : la plupart des victimes sont mortes étouffées; les épidermes ont tous pris la même teinte foncée. La couleur de leur peau, qui les différenciait encore la veille, les a uniformisés dans la mort.

Le processus de décomposition allant en s'accélégrant, favorisé par la chaleur, plus on avancera dans le temps, plus on rencontrera cette difficulté.

Les sauveteurs, qu'ils soient des civils non avertis ou des militaires organisés et encadrés, se transforment en officiers d'état civil de fortune et dressent des actes de décès que les autorités marocaines et consulaires redresseront par la suite, mais les contestations et les erreurs se retrouveront encore longtemps après.

Mais cette identification, bien que souvent pénible, était facilitée par le fait que la catastrophe s'était produite en pleine nuit.

En effet, se produisant à 23 h 40, le séisme avait surpris les familles chez elles, soit endormies pour la plupart chez les Européens ou les Israélites, soit en réunion chez les musulmans, car en période de Ramadan, il est d'usage, en Islam, de souper très tard.

Si le séisme s'était produit douze heures plus tôt, lors de la secousse prémonitoire de 11 h 45, les familles auraient été surprises complètement disloquées. Ceux qui travaillaient, homme ou femmes, auraient été à leurs bureaux, à leurs ateliers, à leurs affaires. Et dans un magasin ou les bureaux d'une banque écrasés sous plusieurs étages d'appartements, comment aurait-on pu savoir qui s'y trouvait ?

*
**

Parallèlement à ce travail de sauvetage se place celui de la réorganisation. Les patrouilles de la marine organisées dans la nuit se poursuivent. Avec le jour, les cadres de la police urbaines ont parvenus à se regrouper et à réunir les membres rescapés de leur personnel. En outre, des éléments de la police urbaine



À la base, les matelots avaient donné leurs matelas et leur couvertures.



Intacte une porte vitrée sur un monceau de ruines.





Le pittoresque village de Yachech s'était effondré sur ses milliers d'habitants.

de Marrakech, prévenue dans le courant de la nuit par le ministère de l'Intérieur, sont arrivés en renfort.

Des jeeps et des fourgonnettes sillonnent la ville, veillant à ce que les pillards ne se confondent pas avec les sauveteurs. À plusieurs reprises, des individus qui ont été aperçus courant à travers les terrains vagues ont été pris en chasse, rattrapés et fouillés. Tout individu trouvé porteur d'objets précieux ou d'une importante somme d'argent est immédiatement appréhendé, de même que tout individu qui semble se dissimuler ou fuir. Certes, la police n'a absolument pas pu procéder à ce travail durant la nuit tragique et de nombreux pillards ont pu opérer à la faveur de l'obscurité totale et du désarroi général, mais les mesures prises dès les premières heures de la matinée du 1er mars, s'avèreront efficaces et le pillage systématique pourra être évité. Des agents sont postés en différents points élevés d'où ils peuvent apercevoir les fuyards et les signaler à coups de sifflets à d'autres guetteurs disposés plus bas.

Au commissariat central, situé au quartier industriel, tout est intact ; il y a notamment tout le pare automobile et le magasin d'armement. Robert Levasseur, chef de garage et responsable des armes, le brigadier Lahcen Amirou et son frère Mohamed s'affairent à sortir des locaux tout ce matériel.

Les policiers veillent en outre à tout ce qui incombe à leur responsabilité, non seulement dans le cadre de la traditionnelle « surveillance de la voie publique », mais dans la protection des biens publics et privés.

Faisant preuve d'initiative, les officiers de police, accompagnés de gardiens de la paix et les patrouilles de la base, ont pénétré dans tous les locaux commerciaux et bureaux situés dans les immeubles encore debout mais sinistrés, et dont portes et cloisons sont souvent endommagées.

Dans ces locaux se trouvent des machines à écrire ou à calculer qui pourraient tenter les pillards. Partout où les bureaux étaient inoccupés par les responsables habituels comme, par exemple, la halle aux poissons de l'Auxiliaire maritime, chargée de la gestion des intérêts des exploitants du port, les policiers ont enlevé tout le matériel de mécanographie.

Autres biens laissés à la tentation des pillards, les voitures particulières des victimes décédées du séisme ou qui, blessées ont été évacuées sans avoir pu s'occuper de leurs biens.

Un parc a été improvisé à la hâte à la sortie de la ville, près du quartier industriel, où tous les véhicules trouvés

abandonnés sont groupés et placés sous la surveillance de gardiens de la paix.

À la base aéronavale, un parc a été également délimité dans lequel des véhicules et du matériel récupérés ont été groupés. Il y a aussi, à l'aéroport, un avion privé dont les passagers et le pilote sont morts.

Dans les décombres, au cours du déblaiement opéré par les sauveteurs, quantité d'objets précieux, bijoux et autres, ont été trouvés. Tous ces biens sont consignés sur un registre et gardés par les services de police dans le bureau provisoire qu'ils ont installé en plein air.

*
**

Le soleil est déjà haut dans le ciel. C'est une journée particulièrement chaude qui s'annonce.

L'immeuble de sept étages où est installé le consulat de France est resté debout, mais les intérieurs sont complètement saccagés. Le consul de France et deux de ses adjoints se retrouvent à 10 heures à la porte de l'immeuble. Quelques hommes se joignent à eux : en tout une vingtaine qui ont répondu à l'appel du consul général pour prendre les premières mesures d'organisation de secours civil. La plupart sont des propriétaires d'entreprises agricoles ou industrielles qui viennent mettre à la disposition du consulat leurs camions, du personnel et un outillage sommaire qui viendront renforcer les équipes déjà en place.

Le consul général fait preuve d'une maîtrise extraordinaire en dépit de sa douleur, il donne ses instructions à ses subordonnés et distribue à chacun des hommes de bonne volonté qui ont répondu à son appel les tâches qui leur incombent.

*
**

Dans le ciel c'est maintenant un carrousel incessant d'avions de toutes nationalités. À la base, ces appareils se posent et décollent les uns derrière les autres. Outre les avions civils des différents ministères marocains qui amènent à pied d'œuvre des techniciens, du personnel ou du matériel sanitaire et des médicaments, ce sont ceux des bases militaires françaises et américaines du Maroc.

Les équipages français de Meknès et Marrakech avaient

décollé dès le début de la matinée en direction d'Agadir, et à cette heure même, le premier avion sanitaire français arrivant de la ville sinistrée se posait à Marrakech. Il transportait une vingtaine de blessés marocains, hommes, femmes et enfants, qui étaient immédiatement admis à l'hôpital français de la base.

Dans les bureaux de l'arrondissement des Travaux publics, les techniciens rescapés ont fouillé les archives éparpillées sur le sol pour y retrouver les plans des immeubles écroulés que l'Administration avait construits.

Deux de ces immeubles se trouvaient côte à côte, en bordure du front de mer, presque en face de l'hôtel « Saada », en bas du fer à cheval.

L'un est resté debout, la carcasse de béton a tenu, mais toutes les cloisons ont éclaté. Il abritait des familles de fonctionnaires français et marocains : une centaine de personnes en tout. Toutes furent sauvées, on n'y déplora que deux blessés assez graves d'ailleurs, mais dont les jours n'étaient pas en danger.

L'un des escaliers de l'immeuble s'était effondré. De nombreux locataires se trouvaient prisonniers dans leurs appartements dévastés ; ils furent obligés d'utiliser des draps noués entre eux pour gagner la rue.

L'autre immeuble, qui comportait au rez-de-chaussée des magasins que surmontaient trois étages d'appartements, le tout sur deux façades, s'était entièrement effondré sur la plupart des occupants : soixante personnes environ.

Une jeune fille de vingt ans, coincée sous une dalle, criait : « Je ne veux pas mourir ! » Le visage ruisselant de sueur et de larmes, les sauveteurs s'acharnaient pour la sauver.

Plans en main, un ingénieur des Travaux publics donne ses instructions aux sauveteurs : un par un, les appartements sont identifiés dans l'amas de décombres. Plusieurs familles et un ménage sans enfants ont été ensevelis : la famille de Souza entière, le petit garçon de M. et M^{me} Stroza et sa grands-mère (les parents de l'enfant ont été retrouvés indemnes). Il y a aussi M. et M^{me} Turpin et M. Dupuis qui était seul chez lui.

Les sauveteurs qui déblayaient les ruines de l'immeuble « Brise Marine » trouvaient la plus grande partie des corps des victimes dans ce qui restait des escaliers. On se souvient que des témoins avaient vu cet immeuble s'ouvrir en deux à la fin de la secousse. La plupart des occupants avaient donc déjà gagné l'escalier lorsqu'ils furent surpris par l'écroulement.

Heureusement tout n'a pas été détruit. Ainsi, au-delà du port, vers le Nord et en bordure de la route de Casablanca, l'usine électrique qui est située en contrebas de la route, et tout près de la mer, est intacte, du moins apparemment.

L'énorme voûte de béton a très bien résisté bien que les piliers de soutènement paraissent ébranlés.

Les techniciens ont inspecté les énormes moteurs Diesel qui semblent intacts. Ils travailleront toute la journée, vérifiant les transformateurs, rétablissant des lignes. En fin d'après-midi, ils pourront remettre en route un des moteurs, le plus petit. La voûte vibrera mais tiendra.

Intacte aussi l'usine de ciment située aux portes de la ville, en bordure de la route de Casablanca, et le lotissement des villas du personnel.

Au quartier industriel, à la sortie de la ville en direction de la base aéronavale, tout semble intact extérieurement. Toutefois, tous les intérieurs des logements du quartier ouvrier et des quelques immeubles d'habitat amélioré ont été entièrement bouleversés. Dans les usines de conserve, certains bâtiments parmi les plus vétustes se sont effondrés. On constate aussi l'effondrement partiel de certaines voûtes de béton de construction récente.

Au centre du quartier ouvrier, dans un hangar qui avait été occupé jadis par un dépôt de bois, la paroisse Sainte-Croix avait construit une très coquette chapelle baptisée Sainte-Anne. Devant la porte de cette chapelle s'arrête une voiture ; un homme jeune en descend, vêtu seulement d'une chemisette et d'un short de toile kaki. Il est grand, athlétique, la pipe entre les dents : c'est le jeune vicaire de Sainte-Anne, l'abbé Dargent,

Depuis le séisme, il n'est pas venu voir sa chapelle : il n'y avait personne à y sauver, personne de vivant, sauf le Saint-Sacrement.

Enjambant les gravats tombés des murs de remplissage, l'abbé s'agenouille devant l'autel ; pieusement, il en descelle la pierre qu'il pose sur le coffre métallique qui constitue le tabernacle, prend dans ses bras robustes ce coffre, va le poser sur le siège arrière de sa voiture et s'en va.

*
**

Pour les rescapés, outre la secousse qui les avait arrachés, pour la plupart, au sommeil pour les jeter dans la rue, c'est

soit au cours de la nuit, soit au lever du jour la vision de la réalité qui les avait littéralement assommés.

Car il est difficile, à qui ne l'a pas vécu, de se faire une idée de la sensation que peut éprouver un être humain devant une ville entière détruite en un instant, une ville où il a vécu et qu'il aimait.

La misère morale était commune, elle touchait toutes les classes de la société. Le plus riche était aussi pauvre que le plus pauvre.

Qu'il soit fortuné ou non, le rescapé, en ce matin d'Apocalypse, n'avait qu'un vêtement sommaire et ne pouvait même pas manger ou boire quelque chose qui lui appartienne. Même son pain, il fallait qu'il le demande, car ou bien sa maison était détruite, ou si elle était debout il n'osait pas y pénétrer.

Et dans cette ville qui réunissait la veuille puissants et misérables, chrétiens, musulmans et juifs, qui vivaient ailleurs en bonne intelligence, on vit ce matin-là, comme les jours suivants, des patrons embrasser leurs ouvriers ou serviteurs, et des ennemis d'hier se pencher ensemble sur leur commune misère. Déjà se manifestait une fraternité indissoluble.

Huit heures se sont écoulées depuis la secousse. Les rescapés commencent à mesurer à sa juste valeur l'étendue du désastre. Depuis des heures, ils étaient assommés, hébétés, prostrés devant la ruine et les horreurs. Ils semblaient ne pas comprendre pourquoi ils étaient là. Et puis cette ville qui était la leur, à l'édification de laquelle ils avaient tous participé, ils la voyaient meurtrie et c'était pour beaucoup toute une vie de labeur et de sacrifices qui s'était effondrée avec les maisons. Déjà l'inquiétude du lendemain les tenaillait. Y aurait-il seulement des lendemains ? Ceux d'Agadir qui restaient vivants ne croyaient plus à la terre. Pour eux, le célèbre « plancher des vaches » ne valait pas mieux qu'une mer démontée,

Mais ces rescapés, malgré l'ampleur du désastre qui s'étendait sous leurs yeux, ne pensaient pas, pour la plupart, que loin d'eux tant de leurs semblables mettaient déjà tout en oeuvre pour leur porter secours.

*
**

Casablanca, la capitale économique du Maroc, apprit la catastrophe le mardi matin, par les premiers bulletins d'information de la Radiodiffusion marocaine.

Le quotidien du matin qui était en vente dans les kiosques

n'en faisait pas mention et ne citait que la secousse du lundi à midi. En effet, l'édition d'un quotidien du matin est pratiquement terminée, « bouclée » comme disent les spécialistes, au plus tard à une heure du matin. Le reste de la nuit est occupé par l'impression, le routage, la distribution.

Et pourtant, à 0 h 45, un coup de téléphone émanant d'un radio amateur parvenait au journal. Malheureusement, il fut intercepté par un ouvrier qui ne le comprit qu'imparfaitement. L'ouvrier avait simplement rapporté au rédacteur de service, alors occupé à l'atelier, que la terre avait tremblé à Agadir à 11 h 45.

Le responsable du journal supposa qu'il s'agissait de la secousse du matin et dont le journal faisait état en bonne place. Pour plus de certitude, il appela au téléphone le président de l'Association des radio amateurs, mais personne ne répondit. Rassuré, le rédacteur donna le « feu vert » pour l'impression. L'ouvrier avait seulement omis une phrase capitale dans le coup de téléphone qu'il avait intercepté, car le correspondant avait bien dit 11 h 45 et non 23 h 45, mais il avait ajouté

« À l'heure où je vous parle, Agadir n'existe plus. »

C'est donc complètement abasourdis que les Casablancais commencèrent leur journée du 1^{er} mars, et sans beaucoup de cœur à l'ouvrage, car qui n'avait à Agadir des parents, des amis ?

Déjà d'ailleurs on voyait arriver quelques voitures de rescapés qui avaient pris la route sans regarder derrière eux, quelques minutes après la catastrophe.

Mais c'est dans un unanime mouvement de solidarité que tous les Casablancais, du plus humble au plus fortuné, s'associèrent au malheur de leurs frères d'Agadir.

Tout, absolument tout, fut mis en œuvre pour venir au secours de la ville dévastée comme pour aider ceux qui, l'ayant fuie, venaient chercher refuge à Casablanca.



L'amiral Granger-Veyron a poursuivi sa tâche de rassemblement de toutes les forces et équipements dont il peut disposer.

À la même heure, à six cents kilomètres de là, presque en face d'Agadir, l'escadre de la Méditerranée, que commande le

vice-amiral Cabanier et qui effectuait une croisière dans les pays de la communauté, se trouvait aux îles Canaries.

Le croiseur *Colbert*, portant la marque de l'amiral, était arrivé à 8 heures à Las Palmas, suivi du porte-avions *La Fayette* et de huit escorteurs, cependant que le *Gustave-Zédé* et sept autres bâtiments arrivaient à Santa Cruz.

Vers 10 heures du matin, un message du ministère de la Marine à Paris avait demandé à l'amiral Granger-Veyron si l'aide de plusieurs escorteurs de l'escadre de la Méditerranée pouvait lui être utile.

Le message proposait quelques bâtiments parmi les escorteurs *Châteaurenault*, *Kersaint*, *Vauquelin*, *Maillé-Brézé*, *Chevalier-Paul*, *La Bourdonnais*, *d'Estrées* et *Gustave-Zédé*.

L'amiral, qui ne disposait pas de navires pour l'instant et s'inquiétait depuis le matin de la difficulté possible d'acheminement de renforts par la route, avait répondu immédiatement que les navires qu'on pourrait lui détacher seraient les bienvenus.

Mais dès que l'amiral Cabanier reçut le message de Paris lui faisant savoir que le tremblement de terre était une catastrophe, il décida d'appareiller aussitôt et prit immédiatement contact avec les autorités espagnoles pour les informer de sa décision. Les autorités espagnoles mettaient à la disposition de l'amiral français tous leurs moyens.

C'est quelques minutes plus tard que le ministère de la Marine avisait l'amiral Granger-Veyron que toute l'escadre de la Méditerranée ralliait immédiatement Agadir.

À peine arrivés à l'escale, les bâtiments de la flotte française se préparaient à appareiller.

À midi, un premier groupe de bâtiments légers reprenait la mer. À 14 heures, le porte-avions *La Fayette* quittait à son tour Las Palmas. À 14 h 51, l'amiral Cabanier lançait à l'escadre l'ordre du jour suivant

« Vous connaissez la catastrophe qui vient de frapper la ville d'Agadir et qui atteint notre marine. »

« J'ai donné ordre au *La Fayette*, au *La Bourdonnais*, au *Kersaint* et au *Vauquelin* de rallier d'urgence Agadir pour participer aux premiers secours ; les autres bâtiments de l'escadre appareilleront dès 16 h 30 pour Agadir après avoir complété quelques approvisionnements destinés aux sinistrés. »

« Je compte sur l'allant et l'énergie de tous pour participer, à partir de demain aux sauvetages. »

Le groupe *Colbert* quittait Las Palmas à 16 h 30, comme prévu.

Le président du Cabildo, le maire de Las Palmas, le gouverneur de l'île, les amiraux et généraux espagnols qui avaient reçu l'amiral au cours d'un déjeuner intime avaient tenu à accompagner le commandant de l'escadre à la coupée du croiseur.

Le dernier bâtiment à quitter les îles fut le *Gascon*, qui appareilla à 20 heures de Santa Cruz.

Sur les ondes de la radio espagnole et dans toute la presse de la Gran Canaria, avec les nouvelles d'Agadir, était publié un message de l'amiral français adressé aux autorités espagnoles civiles et militaires et à la population, présentant ses excuses pour la suppression de l'escale, que motivaient les tragiques circonstances.

Pendant que l'escadre fait route en plusieurs groupes vers Agadir, toutes dispositions sont prises par l'amiral Cabanier pour permettre l'intervention immédiate de cette escadre et de son personnel dès le 2 mars à 7 heures, heure prévue pour l'arrivée en rade.

Il est un peu plus de 10 h 30. De plus en plus nombreux, les avions se croisent dans le ciel. Sur la piste de la base, ils décollent et atterrissent tour à tour.

De l'un d'eux, qui vient de se ranger devant les hangars de l'aéroport civil, descend Sa Majesté le roi du Maroc qu'accompagne S.A.R. la princesse Lalla Aïcha, présidente de l'Entraide marocaine. M. Abdallah Ibrahim, président du Conseil, et plusieurs membres du gouvernement, dont le docteur Ben Abbès, ministre de la Santé, descendent à leur tour, suivis des techniciens parmi lesquels, notamment, le docteur Sentucci, épémiologiste réputé. M. Bouamrani, gouverneur de la province, salue le souverain et lui fait brièvement le rapport de la situation. Le roi et les personnalités de sa suite prennent place dans

plusieurs voitures qui foncent immédiatement vers la ville détruite.

À 11 h 15, l'avion de l'ambassade de France venait se ranger à son tour devant les hangars militaires de la base.

Le D.C. 3 de l'ambassade tournait depuis près d'une demi-heure au-dessus de la ville sans se poser. En effet, pour respecter la courtoisie protocolaire, l'ambassadeur de France, M. Parodi, avait ordonné qu'on attendît que l'avion de S.M. Mohammed V fût posé pour, à son tour, prendre contact avec le sol. M. René Jeudy accueillit M. Alexandre Parodi qui lui manifestait toute son affection à la suite de l'épreuve que le consul général venait de subir, puis les deux hommes se rendirent immédiatement au chevet des blessés soignés à la base et partirent ensuite à travers la ville en ruine.

De son côté, le souverain avait visité à pied les quartiers dévastés et avait pu mesurer toute l'ampleur du désastre et toute la détresse des survivants. Après cette visite, le roi tint à se rendre à la base au chevet des blessés. Il y avait un grand nombre de Marocains groupés. Le roi demanda à l'officier français où étaient les blessés français. L'officier précisa au souverain que les blessés étaient soignés sans distinction de nationalité, mais groupés selon leurs affinités.

Le souverain était visiblement bouleversé par le malheur qui atteignait ses sujets et ses hôtes, dans la ville où, quelques mois auparavant, il avait passé des heures de liesse. Se penchant vers des blessés, il s'inquiétait de leur état.

Sa Majesté gagnait ensuite la bourgade d'Inezgane où, avec les membres du gouvernement et les autorités locales, se tenait en fin de matinée un premier conseil destiné à faire le point de la situation, laquelle apparaissait dans toute son horreur, et il était déjà évident que ce serait à Rabat, dans l'après-midi, que seraient prises toutes les mesures nécessaires. Cette séance de travail se poursuivit jusqu'à 13 h 30.

*
**

Les énormes fourneaux des cuisines de la base aéronavale ronflent sans arrêt depuis minuit. Torse nu dans la chaleur infernale de cette usine à nourriture, les matelots, sous les ordres du « patron », ont préparé près de quinze mille rations ;

les camions militaires se dirigent vers la ville en ruine pour les distribuer.

Au centre d'accueil installé près de l'école Sainte-Croix, les religieuses, aidées de femmes de toutes conditions qui se sont jointes à elles, ont dressé des tables et disposé des couverts.

Un camion de la base apporte le ravitaillement : un énorme chaudron de petits pois, de la viande, des boules de pain et du fromage.

Les marins font preuve d'une sollicitude attendrissante ces jeunes gens de vingt ans s'occupent de « leurs » sinistrés avec une affection toute paternelle.

Mais l'appétit manque à tous. On mange parce qu'il faut manger.

Autour de cette école et de l'église, plusieurs villas se sont effondrées. Dans l'une d'elles, une famille a péri. Elle était tout entière affiliée à une secte religieuse bien connue dans le monde, « les Témoins de Jéhovah ». La veille encore, avant le séisme, ils allaient de maison en maison porteurs d'une Bible, prêchant le repentir et exhortant à la prière car, disaient-ils, « la fin du monde est proche... ». Un camion militaire emporte maintenant leurs corps vers la base.

À cette heure même, au large, un chalutier fonçait vers le port de toute la puissance de son moteur. Juan, le patron, les yeux rivés aux jumelles, scrute l'horizon où commence à se dessiner une tache blanche : Agadir. Depuis six heures, il force sa machine pour arriver plus vite. C'est en effet vers 6 heures du matin, alors qu'il pêchait au large de la plage blanche, à 120 km au sud d'Agadir, qu'il entendit, sur la fréquence réservée aux chalutiers, des hommes qui pleuraient : les pêcheurs musulmans d'Agadir alertaient leurs camarades en mer ; il parvint à entrer en liaison avec eux et apprit ainsi la nouvelle de la catastrophe ; depuis il fonçait, au risque de couler l'embiellage de son moteur, vers la ville où il avait laissé la veille sa femme et ses enfants, comme ses hommes, groupés autour de lui, attendant qu'il leur fasse part de ses observations. Agadir est en vue... méconnaissable.

Le chalutier entre au port. Sans se soucier du bateau, patron et marins sautent à terre et courent chacun de leur côté. Devant les ruines de son immeuble, le patron découvre sa tra-

gique situation. Il saute sur les pierres amoncelées ; un sauveteur l'arrête, il se débat, il faudra le maîtriser, le rassurer : son appartement a pu être localisé, dans quelques minutes peut-être on pourra y parvenir.

*
**

Il est 14 h 30. Sur l'aire bétonnée de l'aéroport, un avion attend S.M. le roi et les membres du gouvernement qui vont regagner la capitale après avoir inspecté la ville sinistrée et pris les premières mesures : le roi, très affecté, se dirige vers son appareil salué par quelques officiers et policiers. Le roi du Maroc, les traits tirés, perdu dans ses réflexions, est passé devant eux et a répondu tristement à leur salut ; il s'apprête à monter à bord. Mais son aide de camp, le colonel Oufkir, lui dit quelques mots à l'oreille : le commandant Thorette, au garde-à-vous, se tient à l'écart. Le roi quitte l'échelle de coupée, se dirige vers le commandant de la base, lui serre la main et retourne à son avion.

Le roi a voulu que les places disponibles dans l'avion qui l'attend soient occupées par les sinistrés. C'est ainsi que quatorze rescapés (douze Suédois et deux Allemands) repartiront dans l'avion royal ; parmi eux l'écrivain suédois Artur Lundqvist, prix Lénine de littérature, et sa femme, le poète danois Maria Wine.

Artur Lundqvist et sa femme séjournaient à Agadir depuis une vingtaine de jours. Ils étaient descendus à l'hôtel « Mauritanian ». L'écrivain suédois avait mis à profit son séjour dans la ville ensoleillée en y achevant un ouvrage. Parmi les suédois se trouvait Gunar Hjelsing, chanteur de l'opéra de Stockholm, descendu lui aussi au « Mauritanian ».

À quelques mètres de l'avion, dans des chariots, des blessés sont allongés et vont être embarqués dans les avions militaires qui depuis le matin, assurent des ponts aériens avec Casablanca, Rabat et Marrakech.

À deux cents mètres de là, en bordure de la route qui conduit à l'aéroport, un bulldozer creuse une énorme fosse près de laquelle sont allongés de nombreux corps de musulmans.

*
**

Juan était resté rivé à la dalle qui emprisonnait sa femme et ses deux enfants. Vers 15 heures, on avait pu ouvrir une

brèche permettant de découvrir la poche dans laquelle sa femme vivante, mais gravement blessée, a pu appeler. Son mari lui a parlé, mais la malheureuse lui apprend qu'elle n'a jamais entendu la petite fille et que depuis longtemps le petit garçon a cessé de se plaindre.

Dans l'après-midi, la mère pouvait être dégagée, son état est très grave, mais aussitôt transportée à la base, elle pourra être sauvée. Les corps des enfants avaient été repérés ; on parvenait à les dégager.

De son chalutier, Juan, par l'intermédiaire d'un ami, parvint à commander par la radio, aux Pompes funèbres de Casablanca, deux cercueils qui lui étaient envoyés immédiatement par la route et arriveraient le soir même. Les corps furent déposés dans une ambulance. Deux officiers de police en civil étaient là qui notaient soigneusement les identités des victimes et rédigeaient des procès-verbaux.

Après le dépôt du corps des deux enfants, un policier referma la porte, et montant à côté du conducteur lui donna l'ordre de se rendre au cimetière de Yachech. Se précipitant à la portière, le malheureux père suppliait le policier de le laisser accompagner ses enfants : « C'est impossible, monsieur, cela m'est interdit, c'est une question d'hygiène. »

Le malheureux suppliait : finalement le policier, ému, céda. À Yachech, le spectacle était hallucinant : des centaines de corps étaient alignés près du cimetière musulman. Au cimetière chrétien, une fosse commune avait été creusée.

Un par un, les corps étaient identifiés, dans la mesure du possible, contrôlés et déposés en pleine terre.

Vers 18 heures, le policier chargé de surveiller et de contrôler la pénible opération informait Juan que les corps de ses enfants devaient être enterrés. Le malheureux supplia le fonctionnaire de surseoir à cette inhumation, lui expliquant qu'il attendait les cercueils. « Monsieur, je vous comprends. Mais comprenez aussi que je suis chargé d'exécuter des ordres très stricts et, pour des raisons d'hygiène, aucun corps ne doit demeurer en surface après le coucher du soleil. Je veux bien surseoir pour vos deux enfants jusqu'à la tombée de la nuit, mais alors il faudra obéir. »

Lorsque la nuit tomba, les cercueils n'étaient pas arrivés. Le policier s'approcha, les deux hommes échangèrent un regard. Sans mot dire, le policier s'éloigna ; il revint peu après traînant deux portes qui avaient servi de civière. S'approchant de Juan,

il lui dit doucement : « Nous allons les mettre dans la fosse et, par-dessus, nous mettrons ces deux portes. Demain matin les cercueils seront là, vous retrouverez vos enfants intacts. » Les deux hommes procédèrent ensemble à l'inhumation. La loi avait été respectée, le sens de l'humain aussi.

Des drames semblables, il y en eut partout et à tout instant. Dans le quartier de villas, où dans la nuit Michel Pourrut et les sauveteurs avaient en vain tenté de retrouver sa petite Chantal, on avait réussi, dans la matinée, à déblayer suffisamment pour localiser le corps de l'enfant.. Michel Pourrut avait travaillé avec des sapeur-pompiers. Dès que le corps fut apparent, et le décès de l'enfant ne faisant aucun doute, le père convint avec les sapeurs-pompiers qu'on procéderait à l'enlèvement à 14 heures, et s'en fut aussitôt à la base prévenir son épouse. À 13 h 30, il était de retour, mais le corps avait disparu. Que s'était-il passé ? Le malheureux se précipita à la caserne des pompiers toute proche, mais ne put obtenir aucune précision. Affolé, il se précipitait à la base où des corps étaient rassemblés, mais aucune trace de la fillette.

Durant toute la journée, Michel Pourrut chercha le corps de Chantal. Le lendemain seulement, il devait apprendre que, non identifié, le corps avait été transporté au cimetière de Yachech et inhumé dans la fosse commune n° 1 avec huit autres corps identifiés. Du moins le supposa-t-il, car sur la planchette qui marquait cette fosse il n'y avait, pour tout espoir, que la mention « fillette inconnue ».

Les renforts de matériel commencent à arriver. Deux « Nord 2 500 » équipés en sanitaire arrivent d'Alger vers 15 heures.

Dans le courant de l'après-midi, l'ambassadeur des États-Unis, accompagné de plusieurs officiers généraux et supérieurs, s'est posé sur la piste et s'est rendu immédiatement au bureau du commandant. L'ambassadeur pensait pouvoir rencontrer le roi, mais le souverain venait de regagner Rabat. Accompagné du commandant Thorette, l'ambassadeur et les officiers américains firent une visite de la ville. À l'issue de cette visite, le représentant de la Maison Blanche offrait au commandant Thorette l'aide des forces américaines et lui demandait ce qui lui était nécessaire. Le commandant demande des avions de

transport et des unités du génie, si possible munies de matériel lourd et autonome.

La journée ne s'achèvera pas sans que cette aide proposée commence à se manifester, et des D.C. 4 et C. 130 américains se posent dans la soirée. Un D.C. 6 de la compagnie U.A.T. amène cinq tonnes de médicaments. Les installations de la base sont surchargées maintenant ; le parking des avions est très encombré, la circulation des appareils au sol, du parking à la piste, devient difficile.

*
**

Aussitôt rentré dans sa capitale, le roi a présidé un conseil des ministres. Le souverain et les responsables ont pu, sur place, mesurer exactement l'ampleur du désastre dont ils avaient eu connaissance dès les premières heures de la nuit précédente.

La nation tout entière sera mobilisée pour venir au secours « d'Agadir la martyre ». L'expression figurera textuellement dans le communiqué qui sera remis à la presse à l'issue de ce conseil des ministres.

Parmi les décisions prises, on peut noter celle qui fut appliquée par le ministère des Travaux publics donnant des instructions aux sociétés de travaux publics de Casablanca, de mettre du petit matériel de terrassement à la disposition des services du ministère. Ce matériel devant être chargé sur des camions qui quitteraient Casablanca le soir même. D'autre part, par l'intermédiaire du ministère de la Santé, tous les médecins résidant à Casablanca étaient invités à se présenter aux autorités marocaines ; en effet, tous les hôpitaux de Casablanca étaient remplis de blessés arrivés d'Agadir par des avions de la compagnie Royal Air Maroc et par les avions militaires.

Pour l'application des décisions arrêtées en conseil des ministres, deux commissions ont été constituées : l'une de secours, présidée par S.A.R. la princesse Lalla Aïcha, l'autre pour la reconstruction de la ville, présidée par S.A.R. le prince héritier Moulay Hassan.

Le prince était chargé par le roi d'organiser les secours et de prendre toutes mesures pour l'application des décisions arrêtées.

Dans la soirée, sur les antennes de la Radiodiffusion marocaine, le roi lançait l'appel suivant :

« Peuple fidèle,

« C'est avec tristesse et le cœur plein d'amertume que nous

nous adressons à vous. En ce jour, une grande et terrible catastrophe s'est abattue sur notre pays. Un affreux cataclysme a détruit la ville d'Agadir, a fait de ses habitants des victimes et l'a laissée en ruine. La parole est incapable de décrire cette calamité. L'heure n'est pas aux discours, car ceux que Dieu a sauvés attendent de nous des actes de solidarité, mais non point des pleurs et des paroles.

« Nous avons chargé notre prince héritier Hassan de diriger les opérations de sauvetage et secours et d'en surveiller sur place l'exécution. De même nous avons chargé la princesse Aïcha d'organiser une campagne de solidarité dans l'ensemble du royaume et de collecter des dons destinés aux sinistrés.

« Nous avons également affecté les crédits nécessaires pour les soins urgents.

« Le devoir humain, religieux et national exige de chacun de nous de venir en aide à ceux de nos frères survivants de la ville martyre et de leur apporter toutes formes d'assistance, en espèces ou autres, manifestant ainsi sa fraternité et accomplissant en même temps ses obligations religieuses et nationales.

« *Si vous faites un bienfait, Dieu vous le rendra au centuple et vous accordera le pardon, car Dieu est bienveillant et magnanime.* » (Coran.)

L'ambassadeur de France avait rejoint Rabat dans l'après-midi et pris de son côté toutes mesures nécessaires pour venir en aide aux populations de la ville dévastée. Deux communiqués étaient publiés le soir même par les services de presse de l'ambassade ; le premier résumait les mesures prises par services militaires français au Maroc :

« L'ambassade de France fait connaître ce soir que les services militaires français au Maroc ont envoyé sur place à Agadir quinze médecins français et treize infirmiers.

« De plus a été acheminée une quantité de médicaments suffisante pour soigner cinq mille blessés.

« En outre, les services de l'ambassade ont fait expédier des quantités de chlorure de chaux, deux mille lits de camp, deux mille couvertures et quarante-huit tentes.

« Chaque jour seront expédiées, à partir de demain, quatre mille rations alimentaires complètes ainsi que des vaccins contre la typhoïde et le typhus.

« La marine de Casablanca enverra deux tonnes de pain par jour. Enfin, la flotte française de la Méditerranée arrivera demain à Agadir.

« Elle installera son P.C. à la base aéronavale et se mettra à la disposition de S.A.R. le prince héritier Moulay Hassan.

« Les marins de la B.A .N. furent les premiers à porter secours aux victimes et à transporter les blessés à Casablanca par des "Languedoc". »

Le second communiqué de l'ambassade de France était un appel à la solidarité :

« L'ambassade de France exprime l'intense émotion ressentie par tous les Français du Maroc à la nouvelle de la catastrophe d'Agadir. Il fait savoir en réponse aux nombreux appels dont il est déjà saisi, que les dons en argent pour les victimes de la catastrophe d'Agadir peuvent être versés à partir du mercredi 2 mars 1960 au compte spécial n° 30.150 B.N.C.I. à Rabat, intitulé "Sinistrés d'Agadir".

« Les familles françaises pouvant héberger des sinistrés, et particulièrement recueillir des enfants, sont invitées à bien vouloir se déclarer dans les consulats. »

À Paris, à l'Hôtel Matignon, les directeurs des ministères de la Santé, des Armées, de l'Intérieur, des Affaires étrangères et des Finances se réunissent sous la présidence de M. Chazal, chef de cabinet du Premier ministre, pour étudier les mesures à prendre, sur les plans technique et financier, en faveur des sinistrés français. Le ministre des Affaires étrangères donnait à l'ambassadeur de France au Maroc l'ordre de prendre toutes dispositions pour le rapatriement des Français rescapés.

Dès que la nouvelle de la catastrophe fut connue dans le monde, c'est-à-dire dès les premières heures de la matinée, elle provoqua une intense émotion.

D'innombrables télégrammes et marques de sympathies parvinrent au Maroc.

Le général de Gaulle, président de la République française, avait adressé à Sa Majesté Mohammed V le message suivant :

« Très ému à la nouvelle de la catastrophe qui vient d'éprouver la région d'Agadir, j'adresse à Votre Majesté mes sincères

condoléances et la prie de bien vouloir transmettre aux familles des victimes ainsi qu'aux populations marocaines sinistrées l'expression de ma vive sympathie. »

Le président de Gaulle adressait en même temps à M. Alexandre Parodi, ambassadeur de France, ce télégramme :

« Veuillez transmettre aux familles de nos ressortissants victimes de la catastrophe d'Agadir l'expression de mes sentiments affligés et de ma sincère sympathie. »

M. Michel Debré, président du Conseil des ministres français, avait adressé de son côté un télégramme de sympathie à M. Abdallah Ibrahim, président du Conseil du Maroc, et un autre à l'ambassadeur de France, dans lequel il disait notamment :

« ... Je tiens à vous assurer de l'appui du gouvernement (français) pour toutes les mesures que vous pourrez être amené à prendre ou à demander, afin de venir en aide aux sinistrés. »

De Rome est arrivé à l'adresse de M^{gr} Lefèvre, archevêque de Rabat, un télégramme de Sa Sainteté Jean XXIII. Le Saint-Père s'exprime ainsi :

« Nous avons appris avec une grande douleur l'ampleur du sinistre qui s'est abattu sur Agadir et nous invoquons de tout cœur Dieu tout-puissant pour les si nombreuses victimes et leurs familles.

« Nous vous prions de transmettre à Sa Majesté Mohammed V et son gouvernement et à tous ceux qui sont frappés dans leur affection, l'expression de nos vives condoléances et de notre sympathie pour le Maroc gravement éprouvé, dont nous venions de recevoir avec bienveillance le Premier ministre. »

Jean XXIII.. Pape.

En même temps, M^{gr} Tardini informait M^{gr} Lefèvre que le Saint-Père mettait à sa disposition, pour les besoins les plus urgents, la somme de cinq mille dollars.

Au nom de l'Organisation des Nations unies, M. Dag Hammarskjöld adressait un télégramme de sympathie au chef du gouvernement marocain.

D'innombrables autres messages de sympathie parvenaient sans cesse à Rabat, émanant de chefs d'États ou de gouvernements, et de hautes personnalités : de la reine Elisabeth d'Angleterre, du général Franco, du président de la République

fédérale allemande, M. Luebke, du maréchal Tito, du shah d'Iran, du président de la Confédération helvétique, de M. Léopold Senghor

Messages aussi de M. Chaban-Delmas, président de l'Assemblée nationale française, au nom de celle-ci, de M. Émile Roche, président du Conseil économique, et aussi du Premier ministre de la République Islamique de Mauritanie, et du maire de Marseille, Gaston Defferre, qui avait précisément passé quelques jours de détente à Agadir peu de temps avant la catastrophe.

Le pacha de la ville recevait, par l'intermédiaire de l'ambassade de France, un télégramme de sympathie du maire de la ville de Fréjus qui, trois mois auparavant, avait été, elle aussi, dévastée.

Ce jour-là, Agadir avait devancé les appels : dès que la catastrophe de Fréjus avait été connue, les marins de la base avaient aussitôt décollé en direction de la ville noyée sous le flot boueux du Reyran.

Le maire de Fréjus disait dans son message :

« Au nom du Conseil municipal et de la population de Fréjus, vous transmettons expression de nos condoléances émues à l'occasion de la terrible catastrophe qui endeuille la ville d'Agadir et ses habitants. »

M. Antonio Segni, président du Conseil italien, a adressé un télégramme de sympathie au Premier ministre marocain et a donné à un bâtiment de la marine militaire italienne stationné à Civitavecchia l'ordre d'appareiller pour Agadir après avoir chargé vivres, médicaments et vêtements ; des unités médicales prendront place sur le bâtiment.

À Tel Aviv, l'organisation « Bouclier Rouge de David » (équivalent israélien de la Croix-Rouge) se déclare prête à participer à une action de Croix-Rouge internationale.



Au cours de la journée, les avions de la base de Marrakech avaient effectué treize rotations. À bord des avions, trois médecins militaires français détachés par Marrakech sont au chevet des blessés qui, au nombre de cent quarante-cinq, ont ainsi été acheminés.

Quant à l'aéroport de Casablanca—camp Caze—, il a connu au cours de la journée une activité incroyable :

deux cents rotations d'avions militaires français y ont été enregistrées.

Un avion de l'U.S. Air Force a décollé de la base de Ben Ghérir emportant une importante quantité de médicaments et deux médecins américains. Un autre appareil U.S. amenait de la base franco-américaine de Kénitra (Port Lyautey) quantités de médicaments.

Poursuivant leur action, l'ambassade U.S.A. et le consulat américain de Casablanca faisaient savoir qu'un compte chèque postal était ouvert en faveur des rescapés et faisaient appel à leurs ressortissants pour l'envoi de vêtements ainsi que d'offres d'hébergement de rescapés.

Les forces aériennes américaines stationnées en Allemagne ont été alertées, et cent soixante hommes, du personnel sanitaire et des bulldozers vont s'embarquer à bord des gigantesques quadri-turbopropulseurs L. 130.

Les avions de ce type sont dénommés « Hercule¹ »

*
**

Dans son magasin complètement saccagé, un photographe fouillait les gravats dans l'espoir d'y découvrir quelques appareils en bon état. Un rescapé, qui ne doutait de rien, enjambant les morceaux de débris de toutes sortes, vint lui demander s'il pouvait lui vendre une pellicule.

Se redressant, le commerçant, ahuri, lui dit en désignant d'un geste large ce qui restait des rayonnages : « Servez-vous, je vous en prie, aujourd'hui c'est gratuit ! »

Plus loin, un épicier, armé d'un balai, poussait hors de son magasin les restes de ses approvisionnements qui nageaient dans un liquide indéfinissable constitué de vin, de lait, d'huile, d'eau de Javel, et autres ingrédients.

Un rescapé qu'on venait de retirer miraculeusement indemne des ruines de son immeuble, vêtu seulement de la veste de son pyjama, disait tranquillement à un de ses amis qui l'aidait à marcher : « Tu vas aller m'acheter un costume taille 48, des chaussures, une chemise... » Hochant la tête, l'ami crut sincèrement que le malheureux avait perdu la raison.

¹ Voir page 18 la légende racontant les aventures du Héros grec avec le géant Atlas.

Sur l'esplanade de l'église, alors que le soleil descend à l'horizon, on prépare des feux pour réchauffer l'énorme plat de petits pois qui reste du déjeuner auquel on a peu touché. La radio d'une voiture apporte les premières nouvelles du monde extérieur duquel chacun a le sentiment d'être séparé depuis des siècles. Ce sont d'interminables listes de rescapés et aussi l'annonce de secours qui son- d'ores et déjà en route vers la ville, par route et aussi par mer puisque l'escadre française a reçu l'ordre de rallier Agadir.

Il faut manger un peu quand même et avant la nuit. Il faut aussi préparer le couchage ; tous les matelas et toutes les couvertures ont été sortis de l'école et sont alignés à même le sol, côte à côte, de façon à concentrer un peu la chaleur humaine car si la journée a été chaude, les nuits sont fraîches et la fatigue a rendu les rescapés plus frileux. Mais ce rapprochement correspond aussi et surtout à un besoin moral, car désormais deux sentiments dominant chez les rescapés : d'une part la peur des maisons, ils sont hantés par une véritable claustrophobie, d'autre part, la peur morbide de la solitude.

Dans le crépuscule rapide qui va précéder une nuit totale, hommes, femmes et enfants, groupés peureusement, s'étendent sur les matelas. À côté d'eux, les religieuses, tout de blanc vêtues, coiffent leurs grands châles de laine noire et vont s'étendre à leur tour. Trois prêtres viennent se joindre au groupe ; ils reviennent des ruines où ils ont passé toute la journée et déjà la nuit précédente, à aider les sauveteurs, à apporter aux éprouvés la consolation de la parole de Dieu. Étrange spectacle dans la lumière blafarde de la fin du crépuscule d'équinoxe, que ces religieux et religieuses, mêlés sur une couche commune aux hommes, femmes et enfants et qui vont tenter de prendre un repos qu'ils n'ont pas eu depuis trente-six heures.

La nuit est tombée. Le croissant de la lune disparaît à son tour. La lune... elle provoque les marées ! N'est-elle pas aussi responsable des tremblements de terre ?

Soudain une traînée de lumière court à travers la ville :

c'est l'éclairage public que les techniciens de l'Énergie électrique du Maroc ont réussi à rétablir sur une seule ligne et qui donnera ainsi un strict minimum de clarté, permettant aux sauveteurs de se guider et aux forces de l'ordre de surprendre les pillards qui tenteraient de s'infiltrer dans les ruines.

Pour les rescapés étendus sur le sol et cherchant le sommeil, c'est une lueur d'espoir, c'est la première manifestation de vie.

*
**

Un silence effrayant règne maintenant sur toute la ville comme sur le campement du terre-plein de l'église.

Soudain un cri, aigu et lointain, un cri plaintif, un cri de bête, un cri que tous connaissent bien : celui du chacal. Les chacals hanteront évidemment durant Plusieurs nuits les ruines de la ville. Le danger de leur présence sera surtout la possibilité de propagation du virus de la rage dont ces animaux semblent être, au Maroc, les gardiens vigilants.

En temps normal, il arrivait que des chacals viennent furtivement, de nuit, rôder dans les rues désertes des quartiers périphériques, à la recherche de quelques détritrus. Mais ce soir, c'est très nombreux qu'ils sont descendus des djebels tout proches. Et c'est bientôt une meute de ces petits fauves qui s'approche de la ville ; ils ont senti comme un fumet, l'horrible odeur des cadavres.

Mais s'il y eut de nombreux chacals, il n'y eut pas (comme certains journaux l'annoncèrent) de vautours qui survolèrent la ville. L'informateur qui lança cette nouvelle prit sans doute pour des rapaces les nombreux goélands qui, de tout temps, planaient sur la ville, comme sur tous les ports du monde. Quelques charognards isolés seront aperçus ultérieurement.

*
**

Vers trois heures, un des prêtres se lève, plie ses couvertures et s'éloigne. « Où allez-vous mon père ? » lui demande une religieuse à mi-voix. — « Je retourne sur les ruines. » — « C'est de la folie ! » — « Non, il y a des vivants à Talborj, j'ai dormi un peu, j'y retourne. »

L'abbé est un géant maigre : déporté pendant l'occupation allemande, sa santé est chancelante. Il sera vain d'essayer de le retenir. Il reviendra, sa soutane de toile kaki toute blanchie de poussière, aux premières lueurs du jour, se restaurer et repartir.

Jusqu'au jour, les chacals hurlèrent; les chiens aussi, et les hommes ne dormirent pas encore cette nuit-là.

